

1943-1951

« Il fait froid. La silhouette assombrie d'une église ferme l'angle de la place. Je plie les genoux pour que mon court manteau puisse protéger mes jambes nues du vent. Mon père m'observe, rit, puis me prend, au chaud, dans ses bras. Mon frère Pierre et ma sœur Annie demandent aux parents de rentrer à l'hôtel... »

Dans l'immense fatras des souvenirs, celui-ci vient chronologiquement en premier et, comme tous les souvenirs de prime enfance il est dénué de toute réflexion. Une forte impression ou un sentiment puissant ont dû provoquer la mémorisation, mais ils restent secrets : le petit animal blondinet de l'hiver 1947 ne vit que l'instant. La particularité de ce souvenir, c'est l'apparente contradiction, car cette scène se déroule en Algérie !

Pied-noir [1] depuis des générations et au service de ce pays, mon père venait de prendre le poste d'adjoint du sous-préfet de Médéa [2], une ville du Haut Atlas au climat particulièrement vivifiant. La famille avait quitté Saint-Denis-du-Sig, ses marécages et les privations de la guerre, car j'y mourais du paludisme.

[1] Expression désignant les Européens nés ou habitants en Algérie. Deux théories expliquent l'origine de ce nom : les soldats de la conquête portaient des chaussures vernies noires ; les premiers colons étaient d'anciens marins soutiers qui avaient les pieds noircis par le charbon.

[2] Auguste, mon père, avait passé le concours de l'administration (ENA actuel) en 1933.

Bien après, mais souvent, mon père me disait : « Dr Séline, n'oublis pas son nom, ce médecin arabe t'a sauvé la vie ! ». Je n'ai aucun souvenir de cette époque-là, sauf quelques fragments hétéroclites : un goût de girofle dans la bouche (pour la percée des dents ?), une cour ensoleillée, une fenêtre à croisillons, des œufs de pâque décorés par maman et un baril d'olives noires !

Tiaret [3], ville sainte pour les musulmans du Maghreb, fut mon lieu de naissance, le 9 novembre 1943, et non pas à la mi-octobre comme prévu : je suis un donc « post-maturé ». Ainsi commençait une vie avec sa loterie de chromosomes, ses événements hasardeux et leurs empreintes dont vous pourrez juger les conséquences si vous lisez la suite de cette autobiographie !

[3] Tiaret est la capitale du Sersou (grande plaine du Sud-Ouest algérien).

Si nous revenons à Médéa, des séquences de souvenirs plus précis s'y attachent, du plus agréable au pire :

« C'est Noël et il neige ! En regardant fixement par la fenêtre la chute rapide et serrée des flocons, il me semble voir la maison monter vers le ciel. Dans la salle de séjour, le poêle à charbon est rouge luisant et la pièce remplie d'une chaude odeur de sapin. Ma poitrine est gonflée de joie, il est là, dans l'angle, le merveilleux sapin, avec de nombreux petits paniers en papier multicolore que maman nous a fait fabriquer pour remplacer les boules de verre argentées devenues trop rares. Au pied, il y a la crèche : les personnages me paraissent un peu tristes, sauf l'âne avec son oreille cassée.

Tout autour, il n'y a plus de chaussures, mais des feuilles froissées et les emballages abandonnés des cadeaux... J'ai eu un petit canon qui tire de minuscules obus, et une boîte de Spahis à cheval ! Je suis fasciné par les spahis, les vrais, car devant leur caserne [4] il y a, sur son cheval blanc, un garde, sabre au clair, magnifique dans sa tunique bleue et son burnous rouge. De plus, des détachements en uniforme moderne passent souvent devant la maison pour se rendre au champ de tir, et à leur grand amusement, je les suis avec mon petit fusil en bois et parfois une passoire sur la tête... De l'autre côté du couloir arrive l'odeur de la dinde qui cuit devant la cheminée de la cuisine ; maman et la tante Charlottes s'activent joyeusement autour de la vieille rôtissoire. Cette sœur de maman respire la douceur et la bonté. Malgré le mauvais temps, elle est venue de très loin, en camionnette conduite par son fils Armand et accompagnée de son autre fils Hervé... Pierre – ou mon grand cousin – a déniché une plaque publicitaire losangique, en fer émaillé de couleur jaune avec « Renault » écrit en noir. En tordant une des pointes et en passant une ficelle dans les trous, ils ont fabriqué une luge. Sur l'épais tapis de neige, on dévale, à grands cris, le terrain vague qui descend de la sous-préfecture à la maison. Seul ou à deux on grimpe et on recommence... Cependant, deux choses nuisent à la perfection de mon bonheur : mes spahis sont plus petits que mes autres soldats de plomb et je porte un pantalon long à bretelles : j'ai les jambes bien au chaud, mais il est impossible d'« aller faire pipi » sans se déshabiller complètement !... »

[4] Médéa était depuis 1860 le siège du 1^{er} régiment de Spahis.